

HISTOIRE DU FILS

MARIE-HÉLÈNE LAFON

HISTOIRE DU FILS

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2020
ISBN : 978-2-283-03280-0

Pour Jacques,

Pour Bernadette, in memoriam.

« Le langage est notre sol, notre chair.
Je me représente toujours le chantier
comme un creux, une ouverture du sol,
et l'avancée d'un texte, sa progression,
comme une marche en montagne. »

Valère Novarina,
entretien sur *L'Animal imaginaire*,
2019.

Jeudi 25 avril 1908

Les pieds nus d'Armand glissent sur le parquet ; il ne veut pas réveiller Paul qui dort encore et fait son petit bruit de lèvres dégoûtant, comme un chiot quand il tète. Il va attendre un peu, mais pas trop longtemps, il ne faut pas que Paul se réveille, il gâcherait la fête des retrouvailles, Paul gâche tout. Paul et lui sont nés le même jour, le 2 août 1903 ; il sait, par sa mère et par sa tante, qu'il n'y avait jamais eu de jumeaux dans les deux familles avant eux. Il préférerait n'être pas jumeau, ou l'être avec Georges, sans Paul. Il comprend que c'est impossible, parce que les choses sont comme elles sont, la tante Marguerite le dit souvent, il tourne et retourne derrière ses dents cette phrase un peu bizarre qui glisse et lui échappe, il s'applique un moment à penser aux phrases grises de la tante Marguerite, et à son odeur, cendres froides et saucisson sec. Il réfléchit beaucoup aux odeurs

et aux couleurs des gens, des choses, des pièces ou des moments et, quand Antoinette vivait avec eux à Chanterelle, il la faisait rire avec ce qu'elle appelait ses folies, et elle riait elle riait, elle pleurait aussi du coin des yeux à force de rire tellement ; maintenant il ne peut plus dire ses folies à personne. Georges sent la confiture de prunes, quand la tante la laisse cuire longtemps en été dans la bassine de cuivre, il sent cette confiture à ce moment précis, et pas quand on l'étale sur des tartines au goûter en hiver ; même le père en mange et fait des compliments à la tante qui ne lui répond rien et le regarde comme si elle le voyait pour la première fois. Amélie sent la rivière, au printemps, la rivière haute des neiges fondues. Paul sent le vent et la lame froide des couteaux qui sont dans la cuisine et qu'ils n'ont pas le droit de toucher. Pour sa mère, il hésite, et ça change tout le temps, la neige quand elle devient bleue le soir au bord du bois, le café chaud, elle sent rouge aussi certaines fois. Pour le père, la soupe de légumes peut-être, mais il ne trouve pas vraiment, il s'arrête, ça se fige à l'intérieur de lui et il préfère ne pas insister. Les odeurs sont un jeu et on ne peut pas jouer avec le père. La petite chambre de Georges, entre celle des parents et

la leur, sent le chaud blanc des fers à repasser que sa mère ou Amélie font glisser sur les linges en pliant le bras et en écartant le coude, bras et coude droits pour sa mère, gauches pour Amélie qui est pourtant la plus habile. La grande toilette du samedi soir, avec les serviettes tièdes et douces, et la mère et la tante penchées sur lui, sur eux, la grande toilette sent rose, Antoinette et Amélie ne s'occupent pas de cette toilette du samedi. La tante dit, en détachant bien chaque mot, on ne mélange pas les torchons et les serviettes ; ou qui va à la chasse perd sa place, ou qui dort dîne, ou qui sème le vent récolte la tempête, ou les chiens ne font pas des chats. Il sait par cœur toutes les phrases de la tante, surtout celles qu'il ne comprend pas, et les récite parfois, en silence, mot à mot, pour s'endormir, ou pour se calmer, pour se refroidir, comme maintenant, quand il sent qu'il voudrait sauter d'un seul bond les six marches de l'escalier et se poser dans la cuisine sur l'épaule d'Antoinette, comme une hirondelle. La tante dit aussi, une hirondelle ne fait pas le printemps. Pour prendre patience jusqu'à ce que le carillon de la salle à manger sonne la demie, il s'applique à penser aux fraises, celles qu'Antoinette aura cueillies pour lui à Embort, les premières, et celles du

jardin de la tante. Il sait que sa mère, sa tante et Amélie sont dans la cuisine et s'affairent pour la lessive, ça commence aujourd'hui et ça durera deux jours entiers. Antoinette viendra aussi, elle revient pour les gros travaux, elle est sans doute déjà arrivée, elle lui a promis les premières fraises et Antoinette tient toujours ses promesses. Elle ne vit plus à Chanterelle mais à Embort, il a bien retenu le nom, dans un autre pays beaucoup plus doux où poussent de grands cerisiers, elle le raconte et montre avec ses deux bras comment les cerisiers s'arrondissent dans les vergers de ce nouveau pays où elle habite avec son mari. Il a beaucoup pleuré quand elle est partie avec ce mari, qui est frisé, même si sa mère et la tante Marguerite lui ont expliqué que c'était normal, que les jeunes filles comme Antoinette, quand elles trouvent un mari, quittent les enfants dont elles s'occupent dans les maisons des autres pour suivre leur mari et habiter avec lui dans leur propre maison où elles auront des enfants à elles. La tante Marguerite a penché la tête en disant ces mots et il a compris qu'il ne fallait pas poser davantage de questions. Il sait que la tante Marguerite n'a ni mari, ni maison, ni enfants, et il sent que la tristesse traverse sa peau et lui donne une odeur

particulière que n'ont pas sa mère, Antoinette ou Amélie. C'est un parfum gris et froid qui lui serre le ventre ; il pourrait pleurer, mais il ne pleure pas, il ne faut pas le faire, on se moquerait. Il sort de la chambre, la fenêtre au bout du couloir est pleine de lumière, comme le grand vitrail de l'église quand il fait beau ; le soleil se lève de ce côté et on ne ferme jamais les volets de cette fenêtre, même l'hiver. Il est seul dans le couloir, tout le monde est en bas, dans la cuisine, et son père est parti à la Mairie, le jeudi matin son père va très tôt à la Mairie. Il était encore dans son lit quand il l'a entendu fermer la porte et traverser la place ; à l'oreille, et les yeux fermés, parce qu'il écoute mieux les yeux fermés, il reconnaît le pas et les façons de faire de chacun, sa mère, sa tante, son père, Paul, Georges, Amélie et même d'autres personnes, comme Solange ou Antonin, qui viennent pour aider et n'habitent pas avec eux ; il reconnaît aussi les aboiements de chaque chien du bourg, c'est un jeu et un secret, Paul ne doit pas savoir. Armand s'avance, il marche dans la lumière tiède, il la sent sur lui, sur ses pieds, sur ses mains, son visage, ses cheveux, il ferme les yeux. Plus tard, bientôt, quand il sera assez grand, il sera enfant de chœur, sa mère et sa tante le

voudront, son père ne pourra pas l'empêcher, il a entendu Antoinette le dire à Amélie même si elles ont changé de sujet quand il est entré dans la cuisine. Antoinette et Amélie craignent le père, tout le monde le craint, même Paul, les colères du père sont comme l'orage et le tonnerre, la maison tremble, la terre tremble, c'est la nuit en plein jour ; quand ça s'arrête, quand le père s'en va, on recommence à respirer. En attendant on peut réciter à l'intérieur de soi la prière que leur mère dit le soir dans la chambre pour Paul et lui, Georges ne comprend pas, il est encore trop petit. Armand a essayé pendant la dernière colère, mais ça n'a pas marché, il sait pourquoi, la prière commence par Notre père, et les mots se coincent dans sa gorge, ça ne passe pas. Il faudrait pouvoir en parler à Antoinette aujourd'hui, ou demain ; ensuite elle repartira, dès que la lessive sera finie, et il ne sait pas quand elle reviendra. Antoinette a des idées, des solutions pour tout, elle sait des tours de magie, il aime ses bras, ses cheveux, son cou, il aime entrer à la volée avec elle dans l'église vide les après-midi de beau temps, juste pour aller faire une gémulation et le signe de croix dans les flaques de lumière jaune et rouge qui tombent du grand vitrail. Ils s'assoient aussi une minute

dans le confessionnal, chacun de son côté, elle à droite lui à gauche, le bois est lustré et doux, le confessionnal sent la cire, le miel, le beurre frais. Il aime l'église, il sera enfant de chœur, il aime Antoinette.

Il entend sa voix qui monte de la cuisine, mêlée à celle de sa mère, la tante et Amélie ne disent rien. Il se tient debout sur la première marche de l'escalier, il attend, il sait que sa mère et sa tante sont levées depuis longtemps déjà et ont mis l'eau à chauffer sur le grand fourneau dans deux faitouts très hauts qui ne servent que pour les lessives ; le reste du temps ils sont rangés sur l'étagère du bas dans la buanderie et ils aiment, Georges et lui, jouer avec le plus profond qui est assez grand pour que Georges s'y glisse entièrement, comme dans une sorte d'étui dur, il disparaît à l'intérieur et se balance d'avant en arrière ou de droite à gauche en imitant les poules quand elles ont pondu, le faitout a l'air de danser en gloussant et ils rient sans pouvoir s'arrêter. Ils le font en cachette, quand les adultes ne s'occupent pas d'eux, ils seraient grondés parce qu'il ne faut pas abîmer les ustensiles. Paul trouve que c'est un jeu de petits et se moque d'eux mais ne les dénonce pas. Armand descend deux marches et s'assied

sur la troisième d'où il peut voir, sans être vu, ce qui se passe dans la cuisine. Antoinette est là ; elle va et vient, les bras chargés de linge, ses cheveux moussus sont roux, Antoinette est rousse, pas rouquine, il n'aime pas ce mot que son père dit parfois. Antoinette est rousse comme le renard qu'ils ont vu l'hiver dernier, sa mère et lui, en traversant le grand pré du haut, un soir de neige. Sa mère a serré sa main qu'elle tenait dans la sienne, ils se sont arrêtés, le renard aussi, saisis, les trois ; ensuite le bois a avalé la bête, il n'est plus resté que ses traces à peine visibles sur la neige bleue et dure. Antoinette est un miracle, comme le renard. Son père tue les renards, son père est chasseur, plus tard, lui, il sera enfant de chœur et il ne chassera pas, il ne veut pas tuer les bêtes, ni les renards magiques, ni les lièvres de velours, ni les chevreuils bondissants, ni les oiseaux, aucun oiseau, surtout pas les oiseaux. Tout se bouscule à l'intérieur de lui, les oiseaux, Antoinette la renarde, le vitrail de l'église, les fraises, le beurre frais du confessionnal, le secret du grand faitout. Il ne résiste pas, c'est trop de tout en une seule goulée, ses pieds nus battent en silence la mesure de sa joie sur la quatrième marche, il voudrait s'envoler. Il aime se souvenir du dernier été, quand il ne savait

pas encore qu'Antoinette partirait, ils allaient les soirs, eux, les deux, ils arrosaient les salades, surtout les salades, et d'autres légumes qui ne l'intéressaient pas beaucoup mais il aimait porter les petits brocs, le blanc et le bleu, il suivait Antoinette, il la respirait dans l'odeur de la terre mouillée, il avait des ailes, il galopait du puits à l'autre bout du jardin, sans rien abîmer, pour chercher de l'eau, encore de l'eau. Le jardin était un royaume vert et doré, le jardin était le monde et la lumière ne finissait pas. Ensuite, avant de rentrer, ils passeraient par le coin des fraises, ils seraient accroupis l'un en face de l'autre, de chaque côté de la plate-bande, ils fouilleraient doucement la dentelle fraîche des feuilles et sentiraient sous leurs doigts s'arrondir les fraises, trois ou quatre, pas davantage, pour ne pas fâcher la tante. Il y aurait un autre été, bientôt, mais Antoinette ne serait plus là. La demie de huit heures bondit au carillon, lui aussi, il n'y tient plus, il est debout, ses pieds sont nus sur les marches hautes de l'escalier. Antoinette lui tourne le dos, elle est devant le fourneau, elle ne l'a pas encore vu mais il sait qu'elle l'attend, il ne touche plus terre, il jaillit, il court, il se jette dans les jambes de son Antoinette au moment où elle se retourne ; elle

a retiré du fourneau le haut faitout brûlant, elle le porte à bout de bras, empoigné, et ça s'achève dans un cri déchiré qui réveille Paul.

Jeudi 23 janvier 1919

On était à l'étude. Il frottait ses pieds l'un contre l'autre sous le pupitre ; il avait toujours les pieds froids, même si sa mère glissait dans sa valise de courts chaussons de laine fine, gris ou noirs, qu'elle tricotait pour lui, là-haut, l'hiver, à Chanterelle. Le matin, au dortoir, il les enfilait discrètement sous ses chaussettes, ils étaient très ajustés, et doux sur la peau. On ne devait pas savoir, au lycée, que Paul Lachalme craignait le froid aux pieds et portait des chaussons tricotés par sa mère. Il avait un rang à tenir. Ils étaient une poignée, quatre ou cinq, à n'avoir pas cessé, toute l'année précédente, de clamer, proclamer et déclamer, avec lui, dans son sillage, leur hâte d'en être, d'avoir seize ans, enfin, pour s'engager, tenter au moins de le faire, et partir, quitter cette honte molle de l'arrière où les femmes, les enfants, les vieillards, les estropiés, les demi-portions et les planqués attendaient,

poussant l'ordinaire des jours tranquilles avec leur ventre, tandis que les hommes vivaient ailleurs, et mouraient, au-dessus d'eux-mêmes. Paul était content de sa phrase et de ses formules ; il en avait le goût, d'aucuns disaient le don, et en usait volontiers au fil des discussions enflammées entre internes sur la cruciale question de cette guerre qui ne finissait pas. Ceux qui voulaient partir, et rejoindre, ou remplacer, ou venger les pères, les oncles, les frères, les cousins, les amis, en imposaient aux autres ; on osait à peine dire ou même penser que l'on avait peur, ou que cette guerre enterrée dans la boue depuis quatre ans n'avait plus vraiment de sens, ou que l'on ne savait pas comment infliger ça en plus, ce départ, à une mère, à une sœur déjà vouées au noir et aux larmes. L'Armistice avait tranché dans le vif et coupé court aux atermoiements et aux rodomontades. Deux mois plus tard, l'interminable janvier s'étirait dans le gris glacé des semaines à entasser les unes sur les autres jusqu'aux lointains congés de Pâques et Paul Lachalme avait froid aux pieds à l'étude du soir. On avait été rendu à son état d'enfance, on ne deviendrait pas un héros, on ne serait pas mort au champ d'honneur, il était trop tard pour tout ; on dépendait, on redevenait impuissant,

on n'avait jamais cessé de l'être, on subissait et on se débattait avec tout ça, les semaines, les pieds froids, la première *Bucolique* et autres purges scolaires. *Sub tegmine fagi*, sous le couvert des hêtres ; vivement que l'on y soit, sous les hêtres, à Chanterelle, à Pâques, en avril, dans le printemps du monde ; encore une formule ; pas tout à fait. Paul secoue la tête. Il ne parle à personne du pays d'en haut, de Chanterelle, des parents, de la tante ; c'est un royaume, ça ne se partage pas, et il ne faut pas donner prise aux railleurs aurillacois qui sont légion, moins empaysannés que son frère et lui et prompts à mordre ou à déchirer quiconque les surpasse en tout. Or, Georges et lui les surpassent en tout, c'est comme ça, c'est éclatant, mais il ne faut jamais mollir, ni baisser la garde. Lui, Paul Lachalme, ne baisse jamais la garde, même s'il a les pieds froids. *Sub tegmine fagi ; fagi*, de *fagus*, qui a donné fayard ; il est content de l'avoir appris, on ne perd pas tout à fait son temps avec Virgile, et Michon ; à cause de sa calvitie monacale, on dit le Père Michon, avec les deux majuscules, ou PM, à l'anglaise ; il vient de Guéret et vous débite les *Bucoliques* en tranches juteuses et impeccables avec une émotion presque contagieuse. Paul et Georges expliquent volontiers

un peu de latin à leur mère et à leur tante qui ne le savent pas mais en sont friandes parce qu'elles l'entendent à l'église. Paul sent qu'elles les aiment encore davantage, si c'est possible, Georges et lui, de les deviner si savants et tout auréolés de mystères indépasseables. Il envierait presque à son frère la rutilante origine grecque de son prénom, Georgos, le laboureur ; mais il donnerait bien davantage encore pour s'appeler André depuis que le Père Michon leur en a jeté en pâture la mâle étymologie. André, c'est l'homme qui bande ; PM ne l'a pas dit comme ça, il a mis les formes, mais on a compris, et il a su que l'on avait compris, que quelques-uns, du moins, avaient entendu la suave nuance et s'en souviendraient. Paul voudrait s'ébrouer ; encore une bonne demi-heure d'étude ; il remue les pieds sous le pupitre, bouge ses orteils dans les chaussons, sent glisser sur lui, sur son front, son crâne, son dos, le regard glacial du pion, Mourot, une vache embusquée, un sournois dont il faut toujours se méfier. Encore un qui doit bander mou ; d'ailleurs il s'appelle Camille, un prénom de fille. Paul pense aux prénoms, il divague en silence et tue le temps. *Sub tegmine fagi*, vivement Pâques, que l'on soit à Chanterelle ; les hêtres de là-haut, c'est autre chose que ceux de

Virgile, autre chose que les marronniers bien coiffés de la grande cour du lycée d'Aurillac, en pays bas. À Chanterelle, une fois l'obstacle du père contourné, la mère et la tante seraient aux petits soins, et il y aurait des filles ; des filles à voir, à humer, à flairer ; de loin. Il ne fallait pas toucher aux filles de là-haut, ça se serait su tout de suite ; on se contentait de regarder, de loin, mais c'était toujours mieux qu'ici, au lycée, où l'on tirait la langue pendant des semaines, sans rien de rien de rien à se mettre sous la dent. Là-haut, les filles passaient sur la place, en grappes pépiantes, elles ne venaient pas seules au café, encore moins au restaurant ou à l'hôtel, mais dans la maison, à la fenêtre de sa chambre même, on était aux premières loges, en toute discrétion, et on n'en perdait pas une miette, surtout l'été, qui était la faste saison des cousines, et des amies des cousines.

Mourot patrouille dans les rangs, il ne sent pas bon. Paul hésite, beurre rance poireaux vinaigrette vieille soupe, des relents de nourriture, les stigmates d'une vie étriquée, recuite et réchauffée. Mourot se campe à deux pas de lui, jambes écartées, légèrement fléchies, mains croisées dans le dos, doigts mollement noués, paumes ouvertes ; ses ongles ne sont pas nets

et le rose presque tendre des paumes gêne Paul Lachalme qui détourne le regard, ferme les écouteilles, et voudrait s'appliquer à réciter son Virgile en attendant la cloche du soir. Il rumine poussivement sa *Bucolique*, il la sait, il la chique comme un tabac familier, il flotte. Quatre rangs devant lui, la nuque penchée de son frère trahit une intense préoccupation. Georges excelle en tout et ne répugne pas à se donner de la peine dans les rares domaines où il ne triomphe pas sans efforts. Le lycée bruisse de ses multiples exploits, en composition française, en version grecque et latine, en thème grec, et même en mathématiques, matière barbare que lui, Paul, dédaigne ostensiblement. En sa qualité d'aîné, il pourrait prendre ombrage du brio de Georges, si son ascendant manifeste sur son cadet n'était fondé sur d'intangibles et très intestines lois familiales. On les sait vrillés l'un à l'autre, noués, descendus du Nord lointain du département, un pays pentu, bourru, caparaçonné de neiges interminables entre novembre et avril, et strié d'orages impérieux pendant les deux mois d'été éruptifs où tout ce que le Sud du département compte de domaines agricoles notoires envoie à l'estive, là-haut, au-delà du Puy-Mary et du Lioran, sur les plateaux du

Cézallier ou du Limon, force troupeaux de vaches rouges promises à la griserie longue des montagnes fourrées d'herbe grasse. Les natifs de la Préfecture et de ses entours immédiats toisent volontiers les ressortissants des quatre cantons du haut pays, Allanche, Condat, Murat, Riom-ès-Montagnes, qu'ils appellent les gabatch, autrement dit les sauvages ; un mot craché, on l'écrit à peine et on le prononce à l'arrache, même si le pays bas ne saurait se départir tout à fait d'une sorte d'admiration sourde, mâtinée de crainte, pour les précieuses qualités d'endurance, de ténacité, voire d'opiniâtreté que l'on dit échues en rude partage aux sommaires indigènes du haut pays. Paul et Georges Lachalme échappaient en partie à ces étalonnages subtils, moins par leur extrace, on les savait peu ou prou fils d'aubergiste prospère, entiché de politique locale, et petits-fils de paysans, que par un charme qui n'avait pas de nom et leur tenait au corps. C'était dans leurs attaches, épaules poignets chevilles, fortes et fines à la fois, dans leur carnation, pâle et néanmoins vigoureuse, dans leurs chevelures, souples et drues, toujours soignées sans ostentation, d'un châtain doré assez indicible, dans leurs regards clairs, traversés de bleus et de gris changeants. Leurs

dents étaient parfaites, et leurs silhouettes déjà longues, félines et puissantes. Ils ne dédaignaient pas de briller aussi dans les exercices sportifs, et tout en eux éclatait d'une grâce, d'une évidence qui, tour à tour, foudroyait, séduisait, enjôlait ou irritait. Georges se taisait sous l'aile de Paul qui avait le verbe facile et en abusait avec une rage mal contenue. La guerre était finie, on ne jetterait pas sa gourme, il eût voulu s'enflammer, s'illustrer de virile façon, terrasser l'ennemi, le pourfendre et l'étripier, triompher de la mort elle-même et crouler sous les lauriers, sanglé dans un uniforme glorieux. Il avait eu onze ans le 2 août 1914 et avait été humilié que son père, déjà presque quinquagénaire, ne fût pas même mobilisé à l'arrière. Aucun homme ne porterait haut les couleurs de la lignée, les oncles paternels étaient trop vieux, on n'avait pas d'oncle maternel, fût-ce par alliance ; on n'avait que des cousines, quatre du côté du père, trop jeunes encore, de treize à seize ans, pour être fiancées ou mariées et faire des veuves mutiques et languides ; on n'avait rien, ou à peu près ; seuls le fils aîné des fermiers et leur neveu avaient été appelés, étaient partis. On les connaissait, certes ; on les avait toujours vus sans les voir, râblés et courtauds, s'affairer aux alentours,

puissants dans le travail, mais ils n'étaient pas du sang, et, en dépit de sa mère et de sa tante qui priaient d'abondance pour eux, ils ne faisaient pas rêver Paul Lachalme. Le neveu était porté disparu depuis novembre 1917 ; le fils était revenu, poussif et gazé ; on l'avait aperçu aux vacances de Noël, devant la cheminée, effondré dans un fauteuil de femme ; la mère larmoyait, le père ne disait rien, le fils pouvait à peine parler, on n'attrapait pas son regard, il crachotait sans fin des filaments rougeâtres qu'il recueillait avec des gestes lents dans un mouchoir toujours sale. Paul avait eu honte et peur. Il eût mieux valu la mort ; il l'avait pensé, ne l'avait pas dit, même à sa mère et à sa tante qu'il savait pourtant acquises à ses moindres égarements. L'avenir s'était soudain vidé. Virgile, le couvert des fayards, l'étude du soir et les semaines tiédasses de l'internat étaient tout son horizon, pour plus de deux années encore. Attendre, attendre. Il avait froid aux pieds et sentait fort, lui aussi, pas comme Mourot, mais fort, et pas bon. Il se reniflait, il fermentait. Restaient les femmes, les corps des femelles ; à part lui il disait les femelles, il aimait le tremblement carnassier de ce mot ; les femelles donc, et ce qu'elles cachaient, tenu serré sous leur corsage

et entre leurs genoux. Il flairait ça, il voulait ça. Il était prêt pour la grande chasse, armes fourbies. On en parlait entre garçons, avec des mots crus. Il connaissait les gestes, et son jus. On s'ébrouait entre mâles dans les replis de l'internat. L'été précédent à Condat le jour de la fête patronale, au bal, il était un danseur de première force, insatiable, il avait emballé une grande fille délurée et rieuse, fraîchement débarquée de Clermont où l'on avait sans doute les idées plus larges. Cette Clarisse, un prénom de mémé en dépit de ses vingt ans, l'avait suivi, voire précédé, au bord de la Rhue. Il avait vu, il avait touché, mordillé, poussé son museau, la langue, les dents ; les cuisses étaient soyeuses, Clarisse haletait, répandue dans l'herbe humide. Mais on n'avait pas conclu, elle lui avait filé entre les doigts, sans qu'il comprenne tout à fait comment ni pourquoi. Disparue, évanouie la Clarisse liquide. Il était remonté à Chanterelle, enragé. Il enviait presque son frère qu'il sentait loin de ces brisées orageuses, enfoui encore en ses enfances. Les femmes étaient interdites, du moins les jeunes filles de son milieu, gardées comme des reliquaires, bardées de mères alarmées, de tantes répulsives et de principes épineux. On pouvait de surcroît aimer les jeunes

filles, en tomber amoureux ; il devinait cela, cette pente délicieuse, ce vertige capiteux, il avait un peu lu et connaissait par cœur la Rose de Victor Hugo. Le philtre était amer, il ne serait pas vaincu, pas enchaîné, pas comme ça, ce poison définitif ne coulerait pas dans son sang. Il ne voulait pas la douleur, il voulait la chair. Le mot sentait trop la messe ; il pensait et disait la viande, et parfois ses mains en tremblaient sous les draps.

La deuxième quinzaine de janvier fut rude, on cassait la glace chaque matin dans la grande salle des lavabos, les ablutions s'en trouvaient abrégées et Paul n'aimait pas ce fumet rance qui suintait à ses entournares. À la maison, sa mère et sa tante lui avaient donné l'habitude et le goût des bains chauds. Chaque vendredi soir, vers cinq heures, en l'absence de son père que ces fantaisies irritaient, et sans recourir à Suzanne, la jeune bonne entrée au service de la famille l'année de ses dix ans, elles s'affairaient autour de lui, éprouvant d'une main experte la température de l'eau, s'éclipsant opportunément au moment où il surgissait, ruisselant et très nu, enjambant le tub d'une jambe gaillarde pour se draper dans l'immense serviette en piqué de coton, brodée à son chiffre, que sa mère aurait

au préalable déployée sur le dossier de la chaise la plus proche. La cérémonie avait lieu dans un coin de la grande cuisine qu'isolait pour l'occasion un paravent tendu de papier peint à ramages gris. L'eau chauffait depuis le matin sur la cuisinière dans deux hauts faitouts réservés à cet usage et aux jours de lessive. Georges, plus accommodant et expéditif, se laverait ensuite dans le reste tiède du bain de son frère. L'été, on se baignait volontiers dans la Santoire, le sang fouetté par ses eaux vives et têtues qui, en certain trou ombreux baptisé par eux gourgue de l'enfer, gardaient toute leur roborative fraîcheur au creux des jours les plus cuisants. Le dimanche 26 janvier, Paul décréta qu'il se laverait entièrement, dût-il pour ce faire user de glace à peine fondue. Bravache, il tint parole, les dents serrées, seul dans la grande salle désertée par ses camarades, moins regardants sur l'hygiène. Le surlendemain, les oreilles bourdonnantes, la gorge en feu, suant, toussant et suffoquant, il fut expédié sans ménagement à l'infirmierie où un jeune médecin de ville, appelé en urgence, s'alarma de l'état de ses bronches. On n'avait pas de faiblesse de poitrine dans la famille, Paul l'eût précisé s'il en avait eu la force ; mais, aphone, les jambes flageolantes, il se retrouva consigné

dans l'une des deux chambres à un lit réservées aux cas sérieux et fut livré aux mains expertes de l'infirmière qui le sangla sous trois couvertures et un drap bleu bien tiré, en lui donnant du jeune homme, vous, d'une voix martiale et enveloppante à la fois. Il était à la limite de l'évanouissement, ne demanda pas son reste et se rendit compte seulement le lendemain soir que l'infirmière avait été remplacée. Des générations de lycéens avaient redouté l'expéditive Madame Brégançon, duègne massive et sans âge, engoncée dans une blouse immaculée tendue sur ses formes affaissées et dissuasives. Nul interne n'eût songé, depuis l'âge de pierre, à quémander auprès de l'insubmersible Madame Brégançon le moindre ersatz de sollicitude maternelle, voire féminine. On ne savait rien d'elle, on la brocardait à peine, et elle avait manifestement déserté la place sans bruit ni cérémonie. Mademoiselle G. Léoty lui succédait. Le nom, brodé sur la blouse, plut à Paul, même si l'initiale l'inquiétait un peu. Georgette, Gisèle, Gertrude, Gilberte, Ginette, il pataugeait dans le marigot des prénoms, mais le nom avait de l'élan, de la tenue, et vibrait d'une onction élégante qui faisait image. Fiévreux et languissant, il pensa à des navires, à des envois de grives aussi, aux premiers matins